

Le chemin est  
cabossé, parsemé  
de virages, bosses  
et détours. Parfois  
on s'égare un peu  
on devient trop  
proche du jeune  
ou au contraire on  
prend trop de dis-  
tance. Parfois, on  
choisit un détour  
alors qu'un autre  
chemin aurait été  
plus approprié, et  
ce n'est sans doute  
pas grave. L'importa-  
nt, c'est de se dire  
après coup : « Tiens,  
là j'ai peut-être été  
trop dans l'emo-



# La juste distance dans l'accompagnement de mineurs

**Margaux Depasse**

Durant son stage auprès de jeunes mineurs étrangers non accompagnés, Margaux Depasse (qui vient de finir ses études d'assistante sociale à Cardijn HELHa) s'est souvent posé les questions : Comment être proche sans être trop proche ? Comment se rendre disponible sans devenir une amie ou une figure floue pour ces jeunes ? Comment accompagner sans personnellement et professionnellement se perdre ? Cette question de la proximité professionnelle, elle l'a vécue dans son corps, son esprit et ses doutes. Et puis elle a compris que celle-ci ne se règle pas une fois pour toutes. Elle se travaille au quotidien, se pense, se discute, se réajuste, Voilà ce qu'elle a envie de partager dans cet article.

## **La relation parfaite n'existe pas**

Pendant mon stage, j'ai vite compris que je ne pourrais jamais faire parfaitement bien dans la relation avec les jeunes. Et plus je cherchais à bien faire, plus j'étais stressée à l'idée de mal faire. Jusqu'au moment où je me suis dit : « En fait, ça n'existe pas, la relation idéale. Ce qui compte, c'est d'y penser, de rester vigilante, de pouvoir se poser la question après coup et d'ajuster ».

Pour m'aider à y voir plus clair, j'ai imaginé une métaphore. Une image parle mieux que de grands discours.

Imaginons une course à pied. Ce n'est pas la mienne, c'est celle du jeune. Il part d'un point A, il veut aller vers un point B. Son objectif, c'est peut-être d'avoir ses papiers, de trouver un apprentissage, de se sentir mieux dans son corps. Peu importe, c'est son chemin à lui.

Je ne suis pas là pour courir à sa place. Je ne suis pas le moteur. Je suis simplement une béquille sur laquelle il peut s'appuyer un moment, s'il fatigue, trébuche ou perd l'équilibre. Mais je ne suis pas une béquille qui l'empêche de marcher seul.

La course ne se fait pas dans le vide. Elle a lieu dans un cadre institutionnel, balisé par des règles, des repères, des limites – à la fois pour le jeune et pour le professionnel -. Pour le jeune, cela peut être des horaires à respecter, des rendez-vous à honorer, des démarches administratives à accomplir, des contraintes liées à son statut (une obligation de rester sur un territoire ou des délais pour obtenir un document, ...). Pour moi, en tant que travailleuse sociale, ce sont d'autres bornes: ne pas donner mon numéro personnel, ne pas héberger le jeune, respecter mes horaires de travail...

C'est comme si on tendait des rubans de chaque côté du chemin pour dire: «Tu peux aller à gauche ou à droite, mais pas trop non plus». Ce cadre, il protège autant qu'il contraint. Il évite que l'on sorte du sentier, qu'on se perde, qu'on se fasse mal. Mais parfois, il donne l'impression d'empêcher certains élans ou certaines prises d'initiative. Et dans cette tension entre liberté et sécurité, il nous faut naviguer, ensemble.

Le chemin est cabossé, parsemé de virages, bosses et détours. Parfois on s'égare un peu: on devient trop proche du jeune, ou au contraire on prend trop de distance. Parfois, on choisit un détour alors qu'un autre chemin aurait été plus approprié, et ce n'est (sans doute) pas grave. L'important, c'est de se dire après coup: «Tiens, là j'ai peut-être été trop dans l'émotion». Ou bien: «Là j'ai mis trop de barrières». Et ensuite on corrige le tir.

Et puis il y a les obstacles: des pierres, des arbres à contourner. Là aussi, c'est parfois moi, la travailleuse sociale qui les vois avant. Je peux dire au jeune: «Regarde, dans 300 mètres, il y a un truc compliqué: une audience, un anniversaire qui te rappelle un trauma, une rupture de contrat...». Et je peux

lui expliquer les chemins possibles : contourner par la gauche, passer par la droite. Mais c'est lui qui choisit

Ce qui rend cette compréhension de la course ou des courses encore plus complexe, c'est que chaque course est différente, parce que chaque jeune a un vécu, une histoire, une endurance particulière. Certains courent vite, d'autres n'ont jamais eu de baskets. Certains ont une boussole intérieure, d'autres sont désorientés. Et moi aussi, la travailleuse sociale, je viens avec mon propre rythme, mes automatismes, mes fatigues. La relation se construit à deux vitesses qui ne sont jamais totalement coordonnées.

Bref, c'est une course imparfaite. Et c'est normal.

Cette métaphore, je l'ai imaginée sans trop me rendre compte qu'elle rejoignait des réflexions théoriques

Par exemple, Paul (2016, p. 18) explique que l'accompagnement ne peut être compris comme une simple addition de pratiques ou comme un enchaînement logique d'actions prévisibles. Il se construit à travers une interaction permanente entre de nombreux facteurs.

L'auteur décrit le rôle du professionnel : ce n'est pas celui qui tire, mais celui qui accompagne, à côté. L'accompagnant initie le rapprochement, mais c'est à la personne de décider de la direction, même si celle-ci n'est pas encore claire pour elle-même (Paul, 2016, p. 48).

Et ça, c'est exactement le rôle d'un travailleur social : proposer une présence, un cadre, des infos... mais laisser la décision au bénéficiaire, au Mineurs étrangers non accompagnés par exemple. Même s'il se trompe. Même si c'est frustrant. C'est son chemin.

D'ailleurs, je crois que l'on peut être dans une relation asymétrique sans être toute-puissante. Ce n'est pas parce que j'ai les clés de l'institution, ou un certain pouvoir, que je sais mieux que lui ce qui est bon pour lui.

## **Des règles, de l'argent et des limites : naviguer dans les tensions du quotidien .**

Lors de mes premières rencontres avec les jeunes, au début de mon stage, j'étais très préoccupée par le fait d'être trop proche. Peur que les jeunes me perçoivent comme une amie ou qu'il y ait un malentendu sur ma place. Alors assez vite, je me suis demandé : qu'est-ce qui, dans mon quotidien, m'aide à poser des limites ?

Il y a bien sûr le cadre institutionnel, les règles, les horaires. Il y a aussi mes propres limites personnelles. Et c'est tout cela qui crée une distance saine, qui nous protège le jeune et moi.

Dans la métaphore de la course à pied, l'institution place des rubans pour délimiter le chemin. On ne peut pas aller n'importe où. Par exemple, on n'amène pas un jeune chez soi, même si cela peut être tentant dans certaines situations. On ne fait pas des heures supplémentaires de façon démesurée pour aider à remplir un dossier administratif. Ce sont des règles et elles sont là pour nous protéger du flou relationnel.

Je me suis rendu compte que le cadre institutionnel, même s'il peut paraître rigide, permet de poser des repères clairs, de maintenir une juste distance relationnelle, et d'éviter les confusions dans les rôles.

Mais tout cela n'est pas noir ou blanc. Il y a des nuances. Parfois on joue un peu avec les limites. Parce que cela paraît opportun ou parce que cela semble nécessaire. Faire une heure supplémentaire parce qu'un jeune vit une vraie crise, c'est légitime. Si l'on fait d'autres heures sup' jusqu'à 3h du matin parce qu'on culpabilise ou qu'on veut "tout faire pour lui", on sort du cadre raisonnable. On s'oublie soi-même, et ce n'est bon pour personne. Dans mes relations avec les jeunes, j'ai vite remarqué que l'argent crée une forme de distance, parfois invisible, mais très présente. Et surtout, ce n'est jamais un sujet neutre.

Pour les jeunes Mineurs étrangers non accompagnés, l'argent représente un signe de confiance. On leur donne une certaine autonomie sur la gestion de leurs comptes. Mais aussi une source de tension, voire d'incompréhension,

surtout quand ils doivent justifier leurs dépenses ou qu'on refuse une demande.

Un exemple que j'ai vécu: un jeune voulait acheter un iPhone tout neuf. Il avait l'argent nécessaire. Seulement un iPhone coûte très cher et nous savons, en tant qu'éducateurs, les économies importantes à faire en vue de la majorité. Après explications des enjeux, nous avons respecté sa décision. Parce que ce n'était pas à nous de décider pour lui, même si on aurait fait un autre choix à sa place.

Comme le montre l'exemple rapporté par Quentin Leroy (communication personnelle, 2025): Un jeune exigeait qu'on lui verse une grosse somme immédiatement. Le tuteur, en essayant de dialoguer sur le sujet, a provoqué une rupture de confiance. Le jeune a vécu ça comme une injustice, un manque de reconnaissance de son autonomie. Même si l'intention du tuteur était vraiment de l'aider à gérer au mieux son avenir.

On voit à quel point l'argent met au défi la relation éducative: on veut accompagner, protéger, conseiller. Mais on risque aussi d'être perçu comme un obstacle, *comme un adulte qui décide pour*.

Le travail social, ce n'est pas être un robot du règlement intérieur. Parfois, il faut savoir contourner une règle, ou en tout cas la penser en situation. Est-ce que je peux accepter que ce jeune fume dehors s'il est en crise? Est-ce que je peux laisser passer un retard si je sais ce qu'il traverse?

Mais il y a une frontière – fine - à ne pas franchir. Si je commence à faire des exceptions sans réflexion, alors je perds le cadre, et donc la relation devient floue, injuste pour les autres jeunes, et difficile à porter pour moi, la professionnelle. Contourner une règle, ce n'est pas ne pas avoir de cadre, c'est être souple avec responsabilité.

Il y a enfin ce que la travailleuse sociale décide comme limite. Et cela, personne ne peut le décider à sa place.

Il peut par exemple être impensable pour une professionnelle de donner accès à ses réseaux sociaux. Ce n'est pas une règle officielle. C'est sa règle à elle.

Parce qu'elle sent que ça l'embarquerait trop loin. Parce qu'elle a besoin de garder un espace privé. Pour un autre professionnel, cela pourrait cependant être possible. Sans conséquences parfois.

Même chose pour le téléphone professionnel. Une professionnelle ne le prend pas chez elle. Si un jeune lui écrit un SMS à 23h, il attendra. Parce qu'elle ne peut pas — ne veut pas — être disponible 24h/24. Et parce que sa disponibilité a plus de valeur quand elle est cadrée. Un autre professionnel pourrait avoir une autre approche et l'assumer pleinement et de façon pleinement adéquate.

Quand je doute, quand je me demande «Est-ce que je suis allée trop loin?», je parle à l'équipe, aux collègues, en supervision, à ma responsable. Ce sont des miroirs essentiels, qui me permettent de voir ce que je ne vois plus.

### **Quand la relation devient glissante**

Dans ce métier, on parle beaucoup de posture, de cadre, de distance professionnelle. Mais ce qu'on ne dit pas assez, c'est que la relation peut dérapier très vite, parfois sans qu'on s'en rende compte. Elle ne dérape pas forcément dans le spectaculaire (pas besoin d'un gros incident pour qu'il y ait un glissement). Parfois, ça commence par une simple phrase un peu trop familière, un message envoyé trop tard, un contact trop fréquent. Et tout à coup, la frontière devient floue.

Dans mon travail avec les Mineurs étrangers non accompagnés, j'ai très vite été consciente du risque: celui qu'un jeune me voie comme une amie, comme une grande sœur, ou même comme une figure affective. Et ça me faisait peur. Non pas parce que j'avais peur d'eux, mais parce que je ne voulais pas trahir la relation professionnelle. Je ne voulais pas être perçue autrement que comme une éducatrice fiable, cohérente, bienveillante, mais pas intime.

Et pourtant, ce glissement peut arriver, même sans mauvaise intention. Quand on travaille auprès de jeunes de presque notre âge, qui vivent des choses très fortes et parfois violentes, qu'on partage des moments informels (un jeu FIFA, un repas, une sortie, ...), il y a un terrain propice à l'ambiguïté.

Ces jeunes, souvent marqués par des ruptures douloureuses, des séparations et des parcours migratoires difficiles, portent en eux des histoires d'attachement fragiles et complexes. Le juste dosage dans la relation éducative et la gestion du transfert sont donc des leviers essentiels pour leur offrir un accompagnement adapté.

Un lien très fort avec un éducateur, s'il n'est pas préparé à être rompu ou transformé, peut rendre la séparation plus brutale et raviver des blessures d'abandon. Il peut aussi nourrir des attentes irréalistes, voire entraîner des confusions affectives ou des projections amoureuses.

C'est ça, le danger. Que l'on devienne une figure d'attachement floue, dans un quotidien où on est parfois la seule adulte stable. C'est là que le transfert entre en jeu. Comme l'explique Molinié (2017, p. 13): l'éducateur est souvent la cible des projections affectives, avec des répétitions de comportements et des confusions entre passé et présent. Ces émotions mêlées au quotidien sont difficiles à identifier sur le moment. Le transfert est inévitable.

Je me suis souvent demandé: «Qu'est-ce que je fais si un jeune développe des sentiments pour moi»? C'est un vrai stress que j'ai ressenti. Parce que ces jeunes, souvent seuls, coupés de leurs repères affectifs, peuvent projeter beaucoup sur nous. Quand on est une des seules personnes stables dans leur vie, celle qui les écoute, les accompagne, qui les soutient dans l'obtention de leurs papiers, leur scolarité, leurs émotions, on devient une figure de confiance, mais aussi parfois une figure affective confuse.

Dans ces moments-là, il est important de poser des limites nettes, et vite. Non pas pour couper la relation, pour la recadrer

Pour moi, ça s'est traduit par des règles personnelles strictes: pas de réseaux sociaux, pas de messages en dehors des heures, pas d'échanges ambigus.

Je sais aussi que poser une limite, même calmement, même professionnellement et avec la sensibilité nécessaire, cela peut avoir un coût relationnel. Un exemple m'a particulièrement marquée.

J'avais tissé un lien de confiance fort avec un jeune. Le dernier jour, il m'a demandé à avoir accès à mes réseaux sociaux. Comme à tous les autres, j'ai répondu par la négative mais j'ai pris le temps d'expliquer les raisons de ce refus.

Il l'a très mal vécu. Il s'est fermé et ça a brisé la relation. Cela m'a touchée parce que j'avais l'impression de finir sur une note froide alors que toute la relation avait été chaleureuse. Et pourtant, je ne regrette pas. Je sais pourquoi j'ai posé cette limite. Et je crois que c'est aussi ça, être éducatrice ou travailleuse sociale: accepter que dire non, parfois, c'est aussi prendre soin du lien. Même si ça ne se voit pas tout de suite.

Quand on est embarquée dans une relation glissante ou qui pourrait le devenir, on ne s'en rend pas forcément compte. Les collègues sont alors importants. Une collègue peut se rendre compte qu'on réagit vite aux demandes de certains jeunes, qu'on fait plus pour l'un que pour les autres, qu'on s'investit émotionnellement d'une manière un peu déséquilibrée. Et parfois, il suffit d'une remarque professionnellement bienveillante pour nous aider à reprendre le recul utile et nécessaire.

## Les petits trucs

La relation éducative, surtout avec des jeunes comme les Mineurs étrangers non accompagnés, prend beaucoup de place. Parce qu'on les voit tous les jours. Parce qu'ils s'attachent à nous. Parce qu'on vit avec eux des moments très forts. Et parce que parfois, on s'attache aussi.

Alors au bout d'un moment, on est obligé de mettre en place des outils concrets pour éviter de déborder émotionnellement. Ne pas donner accès à ses réseaux sociaux, ne pas prendre le téléphone pro chez moi, ne pas répondre aux messages après 21h, sont des outils que j'ai utilisés, que j'ai observés, et que j'ai appris grâce à mes collègues et à la supervision.

Ce sont des balises de protection. Pas seulement pour moi, mais aussi pour le jeune. Sans doute surtout pour le jeune. Parce que quand je suis claire, il est en sécurité. Il sait ce qu'il peut attendre de moi. Et ce qu'il ne peut pas.

Un outil particulièrement précieux, ce sont les réunions d'équipe, des moments où on peut dire :

- Là, je sens que je suis trop impliquée
- Là, je me sens dépassée
- Là, je crois que je ne vois plus clair

Et parfois, un collègue a le recul que l'on a perdu. Le fait de pouvoir parler de certaines relations avec des collègues permet d'évacuer la pression, de poser des questions, de remettre du cadre.

La supervision est un autre outil. Un autre endroit pour vider son sac, pour digérer ce qu'on ressent, pour mettre des mots sur ce qui nous traverse. Quand on travaille avec des jeunes qui ont vécu des horreurs (guerres, traversées mortelles de la mer, tortures...), on peut être surchargé émotionnellement sans s'en rendre compte. Et si on ne dépose pas quelque part, ça s'accumule. Jusqu'à craquer, faire un faux pas.

Un autre truc, c'est d'accepter que notre posture ne soit pas figée. Être à même distance avec chaque jeune, c'est impossible. Et pas souhaitable. Ce qui compte, c'est de savoir s'ajuster. Avec un jeune très en demande affective, je vais devoir poser plus de cadre. Avec un autre qui est très fermé, je vais devoir me montrer plus chaleureuse, plus souple. Mais toujours en restant dans mon rôle.

Accompagner, ce n'est pas jouer un rôle fixe. C'est un équilibre mouvant entre présence et recul.

### **Être jeune et accompagnante : un double défi**

Pendant mon stage, j'ai souvent eu cette sensation étrange : celle de ressembler aux jeunes que j'accompagnais. Pas par mon vécu, pas par mon parcours, mais parce qu'on avait quasiment le même âge. J'étais plus proche de certaines dimensions de leurs vécus que de ceux de mes collègues. J'écoutais la même musique, je comprenais leurs blagues. Ils m'appelaient parfois la grande sœur. Et dans ce flottement, je voyais bien que ma posture était plus fragile. Ce que j'ai rapidement compris, c'est que le lien se faisait plus facilement. J'étais moins intimidante. Ils me parlaient plus franchement. Ils venaient plus spontanément vers moi.

Et en même temps, ce lien pouvait devenir ambigu. Parce qu'ils pouvaient croire qu'on était pareils, qu'il n'y avait pas vraiment de statut différent. Or, moi je savais très bien que je n'étais pas là pour être leur amie. Je suis là pour les accompagner, les cadrer, les protéger parfois — mais pas partager une intimité.

Et ce flou générationnel peut vite créer des glissements si on n'est pas attentif.

Être jeune ne m'empêche pas d'être crédible. Au contraire, ça m'aide parfois à créer le lien, à avoir un regard plus souple, plus branché, plus à l'écoute. Mais ça demande encore plus de vigilance.

### **Penser, pas figé...**

Quand j'ai commencé à travailler avec les jeunes Mineurs étrangers non accompagnés, je voulais bien faire. Je voulais être juste. Trouver la bonne distance. Ne pas être trop proche. Ne pas être trop froide. Et puis je me suis vite rendu compte que cette fameuse bonne distance... elle n'existe pas en tant que norme fixe.

Elle n'est pas écrite quelque part. Elle se construit, dans la relation, dans l'écoute, dans le doute aussi.

Et c'est justement ce doute, ce questionnement, ce travail constant de réajustement, qui fait la qualité de notre posture professionnelle. Pas la perfection. Pas la distance robotique. Mais la capacité à se dire: «Là, est-ce que je suis encore dans ma juste place»?

L'éducation, le travail social, c'est un métier relationnel, un métier humain, un métier instable par définition. On entre dans la vie de jeunes qui n'ont parfois plus de repères. Et pour qu'on puisse les accompagner sans se perdre ni les perdre, il faut:

- un cadre clair,
- des limites assumées,
- une équipe solide,
- de la supervision régulière,
- et surtout: de l'humilité.

Aujourd'hui, j'ai cette conviction :

La bonne distance, ce n'est pas une ligne à ne pas franchir. C'est un équilibre mouvant, un espace qu'on construit et qu'on répare, parfois chaque jour.

Ce n'est pas une science exacte, mais une posture éthique, faite de réflexion, d'écoute, de respect et de pas mal de remises en question.

Et si on accepte ça, alors on peut accompagner sans trop s'épuiser, et offrir aux jeunes un cadre sécurisant, sans jamais prétendre être leur sauveur.

## bibliographie

- A. Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, Presses Universitaires de France, Bibliothèque de psychanalyse, 2001.
- Q. Leroy, Entretien avec un tuteur de Mineurs étrangers non accompagnés, *Communication personnelle*, mai 2025.
- A.-M. Molinié, *Le transfert dans la relation d'aide*. Éditions universitaires européennes, 2017.
- M. Paul, *La démarche d'accompagnement: Repères méthodologiques et ressources théoriques*, De Boeck Supérieur, 2016.

**Cet article en ligne est édité par Travailler le social asbl**

**ont collaboré à cet article**

Margaux Depasse et Marc Chambeau

**rédaction et administration**

2 rue Taravisée - 5031 Grand-Leez - Belgique  
| [travailler-le-social.be](http://travailler-le-social.be)

**éditeur responsable**

Marc Chambeau, Marina Cox, Brigitte Delforge,  
Bénédicte Legrand, Bénédicte Roy et Dominique Simon

**secrétariat de rédaction**

Xavier Briké, Marc Chambeau, Isabelle Lacourt,  
Bénédicte Legrand, Anne Rakovsky

**conception et réalisation graphique**

Marina Cox et Dominique Simon

© **Travailler le social asbl**, 2025

Et puis il y a les obstacles: des pierres, des arbres à contourner. Là aussi, c'est parfois moi, la travailleuse sociale qui les vois avant. Je peux dire au jeune: « Regarde, dans 300 mètres, il y a un truc compliqué: une audience, un anniversaire qui te rappelle un trauma, une rupture de contrat... » Et je peux lui expliquer les chemins possibles: contour-